



***À même le sens***  
***Hommage à Jacques Fontanille***

*sous la direction de Denis Bertrand  
et d'Ivan Darrault-Harris*



# À même le sens

Textes réunis et présentés  
par Denis Bertrand et Ivan Darrault-Harris  
en hommage à Jacques Fontanille

Ouvrage publié avec le concours  
du CeReS de l'Université de Limoges,  
de l'Association Française de Sémiotique,  
du laboratoire ICAR de l'Université Lyon II et de l'ENS de Lyon,  
de l'Université Paris 1- Panthéon Sorbonne,  
du laboratoire PHILÉPOL de l'Université de Paris,  
de l'Université de Liège,  
de l'Université de Luxembourg,  
de l'Université Autonome de Puebla  
et de l'Université de Lima



Lambert-Lucas



## Sommaire

<i>Tabula Gratulatoria</i> .....	11
L'homme et l'œuvre. Repères .....	15
Denis BERTRAND et Ivan DARRAULT-HARRIS	
<i>Introduction</i> .....	35

### Première partie

#### Le sens à même le corps

##### A. Épiphanies du corps

1. Herman PARRET	
<i>La saga sémiotique du corps</i> .....	49
2. Massimo LEONE	
<i>Visage et énonciation</i> .....	60
3. Roberto FLORES	
<i>La peau, le visage, les yeux. Sémiotique des épiphanies aztèques</i> .....	69
4. Audrey MOUTAT	
<i>Sentir et ressentir. Iconicité et affections somatiques</i> .....	83
5. María Luisa SOLÍS	
<i>Cuerpo a cuerpo. Acerca del dolor y la piedad</i> .....	93
6. Marzieh ATHARI NIKAZM	
<i>Les instances du corps chez Paul Valéry. Le Moi et le Soi</i> .....	102
7. Nathalie ROELENS	
<i>Le corps « dit ». D'Adam et Ève aux gilets jaunes</i> .....	111
8. Pierluigi BASSO FOSSALI	
<i>Cinéma et mode. La force heuristique de la sémiotique du corps</i> .....	121
9. Luisa RUIZ MORENO	
<i>L'intégration épistémologique du corps. L'élan théorique de Soma et Séma</i> .	136

##### B. Avatars du corps

10. Gianfranco MARRONE	
<i>Être en pleine santé. Entre nature et société</i> .....	152
11. Juan ALONSO ALDAMA	
<i>L'économie désincarnée : la « main invisible du capitalisme »</i> .....	159

12. Jean-Didier URBAIN	
<i>Sur les frontières. Mort &amp; territoire : sémiotique et anthropologie</i> .....	167
13. Georice MADEBE	
<i>Quand le corps parle. Le roman africain et ses pratiques d'ajustement</i> .....	175
14. Jean-Jacques BOUTAUD	
<i>Matières de table. Fantaisies gourmandes de Jacques Fontanille</i> .....	188
15. Jean-Michel WIROTIUS et Jean-Louis PETRISSANS	
<i>Le handicap de l'enfant. Des formes corporelles aux objectifs fonctionnels de la réadaptation</i> .....	199
16. Inna MERKOULOVA	
<i>L'empreinte et le portrait. Le signifiant en quête de son signifié</i> .....	215
17. Nicolas COUÉGNAS	
<i>Un « taureau théorique », peinture sémiotique</i> .....	226
18. Alessandro ZINNA	
<i>Dal bel gesto alla lezione. La dimensione rappresentativa nell'interazione</i> ..	242
19. GROUPE $\mu$ (Francis ÉDELINÉ et Jean-Marie KLINKENBERG)	
<i>L'index. Un dispositif sémiotique puissant et méconnu</i> .....	253

## Deuxième partie

### Le sens à même le réel

#### A. Réel et monde naturel

20. Jean PETTITOT	
<i>Physique du sens et sémiotique du monde naturel</i> .....	266
21. Wolfgang WILDGEN	
<i>De Greimas à Thom. De la sémiotique structurale à la sémiophysique</i> .....	277
22. Francesco MARSCIANI	
<i>Semiotica e fisica</i> .....	290
23. Gérard CHANDÈS	
<i>Retour sur une sémiotique de l'environnement sonore</i> .....	297
24. Eero TARASTI	
<i>Réflexions sur les fondements de la sémiotique existentielle.</i> <i>Son origine dans la pensée de Jacques Fontanille</i> .....	307
25. Didier TSALA EFFA	
<i>Niveaux de pertinence, plans d'immanence. Lire Jacques Fontanille</i> .....	318
26. Ahmed KHARBOUCH	
<i>Le discours comme schématisation de l'expérience humaine</i> .....	326
27. Per Aage BRANDT	
<i>De la navigation temporelle. Entre sémiotique et herméneutique</i> .....	336

## B. Du texte à la pratique

28. Paolo FABBRI	
<i>Identités collectives</i> .....	343
29. Marc ARABYAN	
<i>Storytelling</i> .....	351
30. Éric BERTIN	
<i>Pratiques visuelles et culture populaire au filtre d'Instagram</i> .....	369
31. François BOBRIE	
<i>Du « vivre ensemble » au « vivre avec »</i> .....	384
32. Dominique BERTOLOTTI-THIODAT	
<i>Sémiotique et traduction</i> .....	395
33. Thomas F. BRODEN	
<i>A. J. Greimas in English Translation. Style and Terminology, Chronology and Cultural Context</i> .....	401
34. Anne HÉNAULT	
<i>D'un poète, l'autre.</i> <i>Regard sur les marges de jeu de la recherche sémiotique</i> .....	411
35. Diana Luz Pessoa de BARROS	
<i>Le dépositaire fidèle</i> .....	421
36. Lucia TEIXERA et Silvia SOUSA	
<i>Nouvelles pratiques sémiotiques pour la visite des collections d'art. Le cas des musées en ligne</i> .....	433
37. Verónica ESTAY STANGE	
<i>Pratiques méta-sémiotiques, pratiques artistiques</i> .....	442

## Troisième partie

### Le sens à même le concept

38. Waldir BEIVIDAS	
<i>L'épistémologie sémiotique de Jacques Fontanille</i> .....	453
39. Sémir BADIR	
<i>Notes contre l'aspectualisation actorielle</i> .....	464
40. Marc BONHOMME	
<i>L'ironie : entre piègeage et manipulation</i> .....	472
41. Marion COLAS-BLAISE	
<i>Modalités, modes d'existence et modes d'expérience.</i> <i>L'énonciation risquée</i> .....	482
42. Norma DISCINI	
<i>Sémiotique, éthique, esthétique</i> .....	491
43. Maria Giulia DONDERO	
<i>La sémiotique visuelle par Jacques Fontanille</i> .....	502

44. Carolina LINDENBERG e Gustavo DE OLIVEIRA <i>Ritmo e repetição. Escandindo as contribuições de Jacques Fontanille para as paixões</i> .....	513
45. Ivã LOPES et Eliane Soares DE LIMA <i>Le schéma rhétorique canonique de Jacques Fontanille revisité</i> .....	522
46. Tiziana MIGLIORE <i>Les catégories métriques. De la forme au format</i> .....	532
47. Pierre-Antoine NAVARETTE <i>La sémiotique de l'espace de Jacques Fontanille. Analyse des sémioses spatiales</i> .....	546
48. Óscar QUEZADA et Elder CUEVAS <i>Formes de vie à « Comic ville ». L'espace à travers les bandes dessinées</i> .....	553
49. Jean-François BORDRON <i>Image et conscience d'image</i> .....	568

### Quatrième partie **Le sens à même l'histoire**

50. Pierre BOUDON <i>Tracés de fondation à Rome</i> .....	579
51. Sung Do KIM <i>Prolégomènes à une sémiotique de l'Anthropocène. Narrativité, temporalité, agentivité</i> .....	591
52. Angelo DI CATERINO <i>Des îles anthropologiques dans l'océan de la sémiotique</i> .....	604
53. Isabelle KLOCK-FONTANILLE <i>L'écriture bété de Frédéric Bruly Bouabré : la rébellion des signes. Approche anthroposémiotique</i> .....	611
54. Kęstutis NASTOPKA <i>Une demande en mariage réussie</i> .....	628
55. Nedret ÖZTOKAT <i>Le parcours de la théorie sémiotique à l'Université d'Istanbul. D'A. J. Greimas à J. Fontanille</i> .....	633
56. Michel COSTANTINI <i>Dynamique de la clenche</i> .....	641

### **Finale**

57. Denis BERTRAND <i>La prise. Entre surprise, reprise et emprise</i> .....	653
58. Ivan DARRAULT-HARRIS <i>Sémiotique et inconscient</i> .....	666

# L'épistémologie sémiotique de Jacques Fontanille

Waldir Beividas  
 Université de São Paulo <sup>1</sup>

## Introduction

Le bref et modeste hommage que je souhaite rendre à Jacques Fontanille dans le texte qui suit est loin de rendre compte de tous ses mérites, eu égard à la contribution que ce fidèle et fécond disciple de Greimas a apportée à la construction et au progrès de la théorie sémiotique, depuis son entrée dans le *Groupe de Recherches Sémio-linguistiques* de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, à la fin des années 1970 et au cours de ce demi-siècle où est née et s'est développée la théorie qui nous réunit dans cette publication. Assurément, d'autres hommages inclus dans ce dossier feront mieux valoir la grande pertinence de l'œuvre théorique, analytique, stratégique et politique de Fontanille jusqu'à nos jours.

Non sans efforts, la sémiotique de lignée européenne – Saussure, Hjelmslev et Greimas étant les noms les plus notoires – s'est insérée et s'est consolidée dans le milieu académique. Sous la fascination des uns, peu nombreux, mais tenaces et convaincus de sa valeur heuristique ; sous la répulsion de beaucoup d'autres, ignorants de sa méthode et de sa puissance théorique. Force est de constater, curieusement, que le terme « sémioticien » est devenu, pour ces derniers, un adjectif péjoratif, quasi anathème, lancé avec désinvolture contre les chercheurs directement engagés. En revanche, un autre adjectif, « sémiotique », est euphoriquement repris, chez les premiers ou autour d'eux, comme quasi-synonyme d'« innovation ». Il est adopté sans engagements effectifs par nombre d'études qui prétendent aborder le thème de la signification (et/ou du sens) dans les couches les plus variées de la pensée humaine, dans les arts, dans les approches sociologiques, dans les spécialités psychologiques, voire dans le comportement animal, le micromonde bactérien ou cellulaire, l'interaction des plantes, etc. Quoi qu'il en soit, cette ouverture du monde du sens dans la galaxie des langages et des études en général, depuis la sphère restreinte à la langue jusqu'à l'univers global du sens, constitue incontestablement l'un des hauts faits de la théorie sémiotique greimassienne, bien que ses mérites, d'une manière générale, ne soient guère reconnus.

Trois angles d'appréciation guideront mon hommage à Fontanille : un angle local, puis personnel, et enfin ponctuel. L'*angle local*, géographique, vise à témoigner de la vision sémiotique, bien ou mal assimilée, qu'il m'a été accordé de connaître depuis un pays d'outre-Atlantique, le Brésil, géographiquement fort

1. Financement des recherches CAPES – N° 88887.465670-2019-00

éloigné de la France ; depuis un pays jeune, historiquement situé à des siècles de distance de la longue tradition académique européenne. C'est ce pays qui a accueilli à deux reprises, en 1973 et 1975, A. J. Greimas, dans une singulière contingence historique, que le contexte académique, adverse à l'époque, n'aurait jamais laissé soupçonner<sup>2</sup>. La première visite a donné lieu à une conférence quasi improvisée de Greimas, provoquée par une question posée la veille par Edward Lopes – grand linguiste et sémioticien brésilien, instigateur de la visite –, puis transcrite et publiée par le même Lopes dans un texte épistémologique fort sur la thématique de l'énonciation (Greimas, 1974). Durant plusieurs décennies, la quasi-totalité des recherches sur l'énonciation alors en construction en Europe a pratiquement ignoré ce texte véritablement précurseur. Son propos visait déjà à impulser l'*immanence discursive* de la présence du sujet de l'énonciation comme un présupposé pris intégralement dans le cadre de l'énoncé, rien au-delà ni en deçà de celui-ci :

Tant qu'il reste sujet logique, présupposé, ça va, mais dès qu'on passe vers le sujet psychologique, le sujet ontologique, le sujet transcendantal, alors vous ouvrez le robinet de quelque chose qui vous dépassera. La sémiotique sera alors détruite [...] : Hors du texte point de salut. Tout le texte, rien que le texte et rien hors du texte. (Greimas 1974 : 25)

De la seconde visite, en 1975, j'ai gardé en mémoire la vive émotion d'avoir assisté durant une semaine, fortement motivé, mais peu armé pour une juste appréhension, à un cours dans lequel Greimas réfléchissait et construisait sa « théorie des modalités », appliquée à la lecture de Maupassant, des réflexions promptement publiées par la suite (Greimas 1976). Ces visites et la lecture de son ouvrage phare *Sémantique structurale* (Greimas 1966) ont été décisives pour que le jeune étudiant de maîtrise, que j'étais à l'époque, commence à se plonger dans la lecture des *Bulletins et Documents* délivrés par le Groupe de Recherches Sémiolinguistiques à partir de la fin des années 1970.

Parmi les chercheurs qui ont contribué à la théorie greimassienne, Fontanille tranchait par la créativité et la vigueur théorique de ses analyses, telles que « Le désespoir » (1980), « Un point de vue sur le "croire" et le "savoir" » (1982), « Une topique narrative anthropomorphe » (1984), ce texte étant le premier à concéder à la dimension « thymique » du discours le même statut heuristique qu'aux dimensions cognitive et pragmatique, déjà bien reconnues.

Ensuite, sous un *angle personnel*, je dois dire qu'au cours de mes lectures et de l'apprentissage des concepts et de la méthode de la théorie greimassienne, je constatais que Fontanille s'illustrait non seulement par le volume de ses productions, mais aussi et surtout par l'étendue des « points de vue » qu'il offrait à ce champ d'études. Depuis le point de vue épistémologique, remarquable dans sa thèse de doctorat d'État (1984), jusqu'au point de vue phénoménologique, marquant sa collaboration avec Greimas dans la publication de la *Sémiotique des passions*, en 1991. À travers cet ouvrage et au-delà, Fontanille a sillonné de long et en large le champ psychanalytique pour offrir une sémiotisation du corps, ainsi que le champ

2. Sauf lacune majeure de ma part, une fine historiographie de l'implantation de la sémiotique au Brésil, couvrant surtout le contexte académique de ces années-là, reste à écrire. Ma lecture personnelle, plus sentimentale que cognitive, est qu'à cette époque, une visite de R. Jakobson, grand théoricien de la « fonction poétique » du langage, a attiré l'attention et la sympathie de l'élite intellectuelle paulistaine, liée à la PUC – Université catholique pontificale – de São Paulo. Cette visite a ouvert les portes à la sémiotique de Ch. S. Peirce, sous les honneurs rendus par les poètes concrétistes féconds, qui formaient alors un groupe uni. Sympathies pour Peirce, antipathies pour Saussure et Greimas, tel est le sentiment qui s'est gravé dans mon esprit, alors que je débutais dans les études de sémiotique greimassienne. C'est discrètement, par la porte du fond, que la sémiotique greimassienne est entrée, et c'est aussi, discrètement, en cuisine, qu'elle a travaillé et travaille dur.

des pratiques sociales et médiatiques afin de proposer des stratégies descriptives pour l'analyse du plan de leur expression, en alertant sur les *niveaux de pertinence* des analyses qui traitent plus directement le plan de l'expression des langages visuels, et en les éclairant.

En examinant plus en détail la production initiale de Fontanille, j'aimerais reprendre et souligner, cette fois-ci sous un *angle ponctuel* et précis, quelques données de sa thèse de doctorat d'État. Cette thèse n'étant pas publiée *in totum*, mais reformulée dans deux ouvrages (1987, 1989), je me focaliserai ici sur l'article « L'épistémologie du discours » (Fontanille 1985 : 179-202)<sup>3</sup>. Ce texte témoigne que la réflexion épistémologique a fait figure d'isotopie constante – et même obsédante – dans le cours de sa pensée. Un léger saut du milieu des années 1980 au début de la décennie suivante suffit pour retrouver Fontanille collaborant avec Greimas et traitant, sur plus d'une centaine de pages, les positions épistémologiques de la discipline, dans *Sémiotique des passions* (1991 : 7-110).

## 1. Épistémologie de la sémiotique vs sémiotique de l'épistémologie

L'épistémologie, depuis sa manifestation en langue grecque, est un concept qui se prête à de multiples définitions, entraînant des confusions sur sa portée et sur ses limites. Ce concept, généralement considéré comme étude critique des sciences et des connaissances scientifiques, a été agrégé au domaine de la philosophie durant des millénaires, en constituant même une ramification de cette discipline : la philosophie des sciences. En le rapportant au champ de la sémiotique, nous devons reconnaître avec Cl. Zilberberg combien il est « malaisé de caractériser avec la précision souhaitable l'épistémologie effective de la sémiotique » (1997 : 129).

Selon la pensée de Greimas, dans les premières pages de *Sémantique structurale*, lorsque l'auteur examine « Les conditions d'une sémantique scientifique » et, parmi elles, « les niveaux hiérarchiques du langage » (1966 : 13-17), ainsi que dans son *Dictionnaire*, en collaboration avec J. Courtés (1979 : 130), le terme « épistémologie » est appréhendé comme un niveau ou une instance d'évaluation critique de la solidité et de la cohérence de la méthodologie et des procédures descriptives des objets à l'étude.

Fontanille fait un usage plus strictement délimité du terme épistémologie. Dans sa thèse de doctorat d'État, il réserve le titre d'« épistémologie externe » aux études philosophiques de l'épistémologie et recherche une « épistémologie interne » pour le champ de la sémiotique. Une telle épistémologie interne est revendiquée comme l'étude de *l'économie du savoir* dans les discours. Parmi les trois dimensions de la sémiologie (cognitive, pragmatique et thymique), son épistémologie se concentre sur la dimension cognitive (Fontanille 1987 : 11).

Dans son article en hommage à Greimas, il propose un « discours sémiotique sur l'épistémologie » (1985 : 179), sous la forme d'une analyse narrative et discursive des relations entre le sujet (ou l'observateur) et l'objet (ou l'informateur) dans le cadre de la dimension cognitive de textes principalement de physique. L'enjeu est de taille, car la naissance de la physique relativiste et quantique au début du siècle dernier a fourni des données bouleversantes dans la réflexion épistémologique sur la

3. L'article de Fontanille, dans cet ouvrage en hommage à Greimas, condense un chapitre entier de sa thèse, intitulé « La subjectivité dans les sciences physiques », soit environ cent pages du volume consulté à la Bibliothèque de Paris III.

réalité. Pour ce faire, Fontanille se fonde sur les travaux des principaux protagonistes de ces sciences (Einstein, Heisenberg, Bohr) ainsi que sur leurs continuateurs et commentateurs (Destouches, Hugues, Messiah, Wigner, d'Espagnat), et identifie, dans l'histoire récente de la pensée physique, les différents modes de relation entre l'observateur et l'informateur : dans la théorie de la relativité, en physique quantique, dans le nouveau pythagorisme, le néo-positivisme, le réalisme positiviste, le solipsisme et, enfin, dans le scientisme. L'objectif de cette recherche était de proposer un « modèle sémiotique de l'épistémologie » qui puisse offrir une typologie des épistémologies et, plus largement, une typologie des *points de vue* dans le discours en général, une tâche qui s'avère, sinon herculéenne, du moins de grande envergure pour une théorie qui vise l'étude générale de la production de la signification dans les discours.

Nous résumons certaines données recueillies par Fontanille, alors bien succinctes au regard de celles de sa thèse d'État, sur les modes de relation *observateur / informateur* dans ces courants scientifiques de la physique.

1.1 À propos de la *théorie relativiste* (non abordée dans ce texte, mais elle l'est dans la thèse), Fontanille souligne qu'elle cherche à formaliser la diversité des observations en regard de l'« influence de la variation de l'observation sur les variables observées ». Étant donné qu'aucune coïncidence ou simultanéité ne saurait exister entre l'observation et le fait, un véritable « décalage véridictoire entre l'«être» et le «paraître» du système » existerait. Fontanille observe que cette physique, dans son intention générale, ne propose pas de décrire les processus cognitifs de l'observation, mais « d'atteindre la «réalité» du système observé ». Il s'agit d'un *discours réaliste*, et le sémioticien évite prudemment de se prononcer sur la validité de cette « réalité ». Il se borne à analyser comment le physicien constitue cette réalité comme un « référent interne », moyennant une formalisation mathématique. En d'autres termes, il interprète la procédure comme un « faire persuasif du physicien » pour offrir « une consistance discursive à la «réalité» du système observé » (1984 : 139-147).

1.2 La *mécanique quantique* (abordée dans le texte de 1985), à son tour, si elle ne rompt pas intégralement l'accès à une telle « réalité », la rend pour le moins problématique, car elle a été contrainte d'instaurer un *principe d'incertitude* ou d'indétermination de la mesure : les particules élémentaires ne sauraient être observées et mesurées sous tous leurs aspects ; la mesure de l'un de ces aspects (par exemple, la position) ne saurait être donnée, dans une égale mesure, à la mesure des autres (par exemple, la quantité de mouvement). Il faut donc reconnaître que « la réalité du système physique semble toujours échapper en tant que totalité connaissable » (1985 : 180). Si la théorie relativiste a fait montre d'un progrès considérable sur la question de l'observateur, ici, selon la vision quantique de la matière, « l'observateur est fondamentalement, et, pour certains, irréductiblement, un perturbateur, un opérateur d'indétermination que beaucoup de physiciens se sont aussi efforcés de neutraliser, sans pourtant y parvenir » (1984 : 149-150).

1.3 Du point de vue du *nouveau pythagorisme*, en reconnaissant, selon les termes de B. d'Espagnat, qu'« aucun «grain» situé dans l'espace n'apparaît comme indestructible », la physique sera obligée de postuler que la seule réalité stable et sûre de ses grandeurs seront des nombres et des fonctions, et s'inclinera donc devant le statut géométrique de la réalité, devant ses abstractions, ses mathématiques. Fontanille dénonce cette stratégie comme une « dérobaie », car elle confond le référent externe (la réalité) avec le référent interne à la théorie (l'architecture mathématique, les

nombres et les fonctions). Cette confusion conduirait le nouveau pythagorisme à « prendre la rationalité du discours et de son sujet pour une ontologie » (1985 : 183). Une telle confusion oblige le sémioticien à faire preuve d'humilité : « Avouons donc notre impuissance : si la réalité n'est plus ce sur quoi porte le discours, mais le discours lui-même, on ne peut plus décrire la manière dont le discours construit en son sein le simulacre de la réalité extérieure » (1984 : 181). Ainsi compris, le nouveau pythagorisme serait « la négation même de l'épistémologie du discours », que Fontanille entendait développer (1985 : 183).

1.4 *Le néo-positivisme* ne nie pas la réalité, il la renvoie au lointain et à l'inconnaissable. Il incombe au scientifique d'observer assidûment, puis de synthétiser et de formuler des lois qui permettent des « prédictions quant aux résultats des expériences à venir » (1985 : 184). Selon le sémioticien, il convient de noter ici les positions de N. Bohr, pour qui la physique est chargée de décrire l'interaction entre l'observateur et l'informateur, ses limites et ses résultats, le phénomène n'étant rien d'autre que « le tout indivisible de l'informateur et de l'observateur ». L'observateur finit par devenir « la seule garantie de l'existence de la réalité ». Il ne s'agit aucunement du solipsisme d'un seul observateur, mais plutôt de son appartenance à une communauté « en possession de son bon sens », c'est-à-dire « non pas [d'une] compétence exceptionnelle et individuelle, mais [d'une compétence] collective [...] généralement partagée » (1985 : 184).

1.5 *Le réalisme positiviste*, d'A. Einstein et de L. de Broglie, considère l'attitude néo-positiviste comme timide. Ce point de vue entend audacieusement que la physique recherche une description intégrale du système physique, capable d'offrir le maximum d'informations extractibles du référent, « indépendamment si possible de l'interaction informateur/ observateur ». La lecture de Fontanille propose que cette attitude représente une *inférence véridictoire* : « on infère l'"être" à partir du "paraître" sous certaines conditions : (a) l'observateur ne doit interférer qu'avec le "paraître", sans affecter le niveau immanent, de l'"être" ; (b) le savoir acquis sur le "paraître" doit se conformer à la modalité du "devoir être" ». En ce qui a trait à la perturbation entre l'observateur et l'informateur, Broglie cherche à la contourner par le concept de « variables cachées » : « si les observables [les informateurs] sont en relation d'incertitude entre elles, c'est parce que, sans se rendre compte, l'observateur enregistre des variables supplémentaires non identifiées, qui infléchissent les résultats de mesure » (1985 : 185).

1.6 Variante de la théorie des variables cachées, *le solipsisme* la radicalise en proposant l'observateur comme une « conscience » observatrice, en tant qu'« émanation des variables cachées ». Thèse défendue par E. Wigner, prix Nobel en 1963, c'est la conscience qui décide de la réalité des phénomènes de la mesure en mécanique quantique, donc, « qui fixe les manifestations figuratives du monde matériel et leur donne un statut ontologique » (1985 : 187).

1.7 Finalement, le versant du *scientisme* est repéré par Fontanille pour montrer une conception selon laquelle la réalité est « totalement indépendante de l'observation, existe de toutes façons, de droit et de fait » (1985 : 187). Le physicien français A. Messiah représente à outrance cette conception. Fontanille définit cette position comme du « réalisme physique objectif ». Elle va de pair et se complète avec le postulat multitudiniste : la multiplicité des aspects variés de la réalité se résoud en un ensemble d'éléments simples, donc en une dimension homogène et connaissable, mais « radicalement indépendante de la dimension cognitive » (1985 : 188).

## 2. Objectivisme et subjectivisme dans les discours scientifiques

Ces brèves notes tirées des textes de Fontanille sur les positions épistémologiques des physiciens ne sauraient assurément reproduire toute l'acuité qui a marqué leur apparition. Elles visent à fournir un subside minimal à la proposition subséquente du sémioticien d'une *typologie des épistémologies*, à partir de la théorie sémiotique, étayée sur l'opposition entre l'« objectivisme » et le « subjectivisme » qui animent le discours des sciences. En procédant une nouvelle fois et inévitablement à un résumé fortement restrictif des textes examinés, la typologie proposée se présente comme suit :

2.1 *Subjectivité forte* : la détermination de la réalité est à la charge de la conscience de l'observateur (postulat de Wigner) : « l'observateur se réduit à un JE unique, une seule "conscience" ». Ce type de discours opère sous un « embrayage énonciatif » (1985 : 189).

2.2 *Subjectivité faible* : ici, la détermination de la réalité est retirée de l'observateur JE et projetée dans la communauté des chercheurs. La compétence est collective, une multiplicité d'observateurs représentée par ON. Ce type de discours fonctionne donc sous un « embrayage énonciatif » (1985 : 189).

2.3 *Objectivité forte* : la réalité se présente comme « un référent pragmatique unique et globalement déterminé », à la fois causant, mais totalement indépendant de l'observateur. Il s'agit de l'homogénéité du IL, « dont l'indépendance à l'égard du JE est fortement affirmée ». La communauté des observateurs représente ici un « embrayage des acteurs de l'énoncé », donc un « embrayage énoncif » (p. 189).

2.4 *Objectivité faible* : la réalité, en tant qu'informateur, se présente démultipliée « en un paquet de variables figuratives, exclusives les unes par rapport aux autres », pluralité que Fontanille note comme ILS. Le discours opère donc par un « débrayage énoncif » (p. 190).

Il est visible que la *mise en place* de mécanismes de *brayage* constitue l'un des instruments forts d'une analyse heuristique effective du discours.

## 3. Une épistémologie pour la sémiotique

### 3.1. Isotopie épistémologique

Tout texte théorique, lorsqu'il est vraiment heuristique, remplit une double fonction : présenter non seulement des hypothèses et des argumentations, avec cohérence et profondeur, mais aussi susciter la réflexion chez le lecteur. Et tel est bien le cas des thèses de Fontanille. À partir des textes susmentionnés, je reprends certains enseignements et interprétations susceptibles d'être lancés à la communauté du champ sémiotique. Quiconque a eu l'occasion de lire la thèse, les deux ouvrages qui en ont résulté (1987 et 1989), ainsi que l'article que nous examinons ici (1985), saisira que Fontanille offre de multiples visions pour le concept d'épistémologie, depuis l'approche ciblée du champ scientifique de la physique jusqu'à l'angle très ouvert englobant tout type de discours, précisément parce qu'il a eu le dessein, par le biais de cet abordage, de construire une typologie des épistémologies et, plus largement, une « théorie générale des points de vue, de type sémiotique, et apte à rendre compte de tous les discours, c'est-à-dire qui ne soit pas liée à une catégorie de discours particulière » (1984 : 136).

Fontanille a su y parvenir dans un chapitre entier de la thèse, en étendant l'analyse pour déterminer une « théorie de la connaissance chez Proust », sous-titre de l'ouvrage *Le savoir partagé* (1987). Il a largement démontré que, dans l'œuvre proustienne, et localement dans de nombreuses autres productions littéraires, picturales, cinématographiques, tout discours, d'une manière ou d'une autre, offre « une isotopie épistémologique » (1985 : 179), même s'il ne le déclare pas. En d'autres termes, Fontanille a étendu la portée de l'épistémologie à tout discours révélant *une certaine forme de connaissance*, en maximisant l'amplitude du concept et en libérant le terme de son acception restreinte – un examen critique des procédures méthodologiques et descriptives d'une théorie, tel que le définit Greimas – pour l'orienter vers le champ de la gnoséologie, en tant que théorie générale de la production de connaissance.

En effet, dans les textes ici examinés, Fontanille entend par épistémologie du discours l'examen sémiotique de la *dimension cognitive* des discours, soit une « épistémologie interne » à la sémiotique, dans laquelle l'autonomie de cette dimension doit être assurée. Cependant, lui-même observe également que cette autonomie ne saurait exclure la « contrepartie nécessaire », qui serait l'étude des interrelations que la dimension cognitive entretient avec les dimensions *thymique* et *pragmatique* : « quoique autonome, le savoir en effet spécifie, ou est spécifié par le thymique et le pragmatique » (1987 : 12). La première partie de cet énoncé a longuement été traitée dans les textes étudiés. En revanche, la seconde partie, lorsque le savoir est « spécifié » par le thymique et le pragmatique, reste encore à analyser.

Cette proposition défie la sémiotique de théoriser ce que serait une épistémologie thymique et une épistémologie pragmatique, ou plutôt une *gnoséologie thymique* et *pragmatique*, et non pas seulement une épistémologie cognitive, millénaire dans l'histoire des philosophies, centenaire dans l'histoire des sciences modernes. Autrement dit, elle l'incite à théoriser comment des *affects produisent* des connaissances *sui generis*, comment des *actions élaborent* des connaissances particulières sur les objets. Pour ma part, ces dimensions requièrent un « point de vue » épistémologique ou gnoséologique d'ampleur comparable à celui reçu par la dimension cognitive dans cette étude de Fontanille.

### 3.2. Sémiotisme immanent comme épistémologie

Afin de progresser quelque peu dans les interprétations provoquées par les textes féconds de Fontanille dont il est question ici, je reprendrai certaines données : les postulats néo pythagoriques et solipsistes, ainsi que le « malaise » admis par Zilberberg face à la question de définir l'épistémologie de la sémiotique.

Le lecteur se souviendra que la posture néo pythagorique est critiquée en ce qu'elle prend le discours et sa grammaire, ou la rationalité interne, comme une *ontologie*. Pour Fontanille, cette posture détruit la sémiotique : « si la réalité n'est plus ce sur quoi porte le discours, mais le discours lui-même, on ne peut plus décrire la manière dont le discours construit en son sein le simulacre de la réalité extérieure » (voir précédemment). À son tour, l'attitude solipsiste (Wigner) est critiquée pour avoir placé dans la « conscience » de l'observateur – un JE subjectiviste à outrance – le lourd fardeau de fixer l'ontologie du monde. Certes, ces deux attitudes sont paroxystiques, mais, moyennant quelques ajustements, elles sont en mesure de nous permettre une radicalisation de l'épistémologie, susceptible de définir un *sémiotisme immanent* comme une alternative aux gnoséologies ou aux épistémologies en vigueur.

En effet, même en admettant, avec Zilberberg, le malaise de ne pas avoir en sémiotique une « précision souhaitable » de son épistémologie (1997 : 129 cf. ci-dessous), nous devons affronter pas à pas un défi opportunément lancé par R. Thom : « créer une théorie de la signification, dont la nature soit telle que l'acte même de connaître soit une conséquence de la théorie » (1981 : 170). De quelle manière la sémiotique peut-elle bâtir pas à pas cette théorie, et accomplir de la sorte ce destin, pour ainsi dire, inéluctable ?

### 3.2.1. Les pierres d'assise de Saussure : le signe arbitraire crée la pensée et la réalité

Le mérite revient à Saussure d'avoir posé les deux premières pierres :

1. le signe n'est pas la mimesis nomenclaturiste d'une réalité extérieure – une conception adamique du langage qu'il a critiquée. Le langage catégorise et donc crée les objets du monde tels qu'ils sont donnés et établis à notre appréhension, à notre cognition : « parce que c'est le point de vue qui seul fait la chose » (2002 : 201). Et il en va de même pour la pensée : « ce n'est pas la pensée qui crée le signe, mais le signe qui guide primordialement la pensée (dès lors la *crée* en réalité...) » (2002 : 46 ; je souligne) ;

2. l'instauration de sa sémiologie, non pas, à proprement parler, dans les brèves pages de son annonce dans le *Cours*, mais par sa proposition dans les *Écrits* : « L'étude de *ce qui se produit* lorsque l'homme essaie de *signifier sa pensée* au moyen d'une *convention nécessaire* » (2002 : 262 ; je souligne).

Je comprends cette proposition de la manière suivante : « ce qui se produit » n'est rien d'autre que l'unique « réalité » possible pour les objets du monde ; « signifier sa pensée » n'est rien d'autre qu'infléchir la pensée par le langage ; enfin, « convention nécessaire » est tout simplement la régence globale du langage humain par le principe de l'arbitraire<sup>4</sup>.

### 3.2.2. Le bâti de Hjelmslev : la théorie du langage comme fondement ontologique

Les travaux de Hjelmslev en faveur d'un sémiotisme épistémologique ne sont pas de reste. Examinons ses propositions thétiques lancées en 1936, lors du IV<sup>e</sup> Congrès international des linguistes, dans une communication intitulée « Essai d'une théorie des morphèmes » (1971b : 161-173). Un texte hautement technique, éminemment linguistique, sur les catégories morphémiques de la langue et de ses fonctions, surprend le lecteur dans ses derniers paragraphes lorsqu'il émet les « conséquences philosophiques » que sa théorie implique. La formulation nous parvient en quatre coups, secs et tranchants, thétiques, comparable au mode *staccato* en musique :

1. Les faits du langage nous ont conduits aux faits de la pensée ;
2. La langue est la forme par laquelle nous concevons le monde ;
3. Il n'y a pas de théorie de la connaissance, objective et définitive, sans recours aux faits de la langue ;
4. Il n'y a pas de philosophie sans linguistique. (1971b : 173)

D'autres arguments peuvent être extraits de son ouvrage *Le langage* (1966), contemporain des *Prolégomènes* (1971). Au nom du principe d'empirisme, cher à sa

4. J'ai développé ces propos saussuriens dans un chapitre intitulée « La sémiologie de Saussure : une épistémologie annoncée » dans ma thèse de Livre-docência à l'USP (Bevidas 2017 : 33-58).

théorie, Hjelmslev refuse les solutions positivistes, « métaphysiques », selon lui, affectées à des degrés divers par un réalisme naïf et s'exprime ainsi :

Le contenu du langage, c'est le monde même qui nous entoure ; les significations particulières d'un mot [...] sont les *choses* mêmes du monde : la *lampe* que voici sur ma table est une signification particulière du mot *lampe* ; je suis moi-même une signification particulière du mot *homme*. (1966 : 157 ; souligné par l'auteur)

La réflexion de Hjelmslev se poursuit : les choses, la lampe, l'homme sont naturellement classés en catégories. Et il est difficile de savoir quelle science aurait la charge d'établir de telles catégories. Il admet que, d'une manière ou d'une autre, toutes les sciences le font. La conclusion surgit, entière, cohérente et résolue :

On n'aurait pas tort de dire que [...] toutes les sciences autres que la linguistique sont, à proprement parler, des *théories relatives au contenu linguistique* étudié indépendamment de la structure de la langue. (1966 : 157 ; je souligne)

Il est bien peu probable que Hjelmslev émette des propositions d'une telle amplitude comme s'il s'agissait de simples artifices rhétoriques, sans n'en tirer aucune conséquence. De la sorte, nous sommes à même de tracer d'ores et déjà le fondement épistémologique de la pensée de Hjelmslev : le langage, par ses catégories immanentes et péremptoires, est l'infrastructure-modèle pour toutes les sciences. L'immanence hjelmslévienne peut donc gravir les échelons d'un véritable principe d'ordre épistémologique général. L'épistémologie de Hjelmslev se profile nettement, conformément au passage inédit suivant :

Comme on ne peut connaître la substance qu'à travers la forme, et comme la forme langagière [*sprogformen*] est la seule forme objectivement donnée, la méthode linguistique est la seule qui permette une connaissance objective de la substance. *Il s'ensuit que l'ontologie doit être bâtie de manière empirique et immanente* [je souligne]<sup>5</sup>

### 3.3. La clé de voûte de Greimas :

#### la réalité comme coextensive à la sémantique des discours

La tâche d'extraire chez Greimas ses contributions allant dans la direction radicalisée d'un sémiotisme épistémologique s'avère plus délicate, notamment en raison de sa réticence à entrer dans un débat qu'il considère comme métaphysique : « les structures que l'on décrit sont-elles "réelles" ou "construites", existent-elles dans les choses ou dans les consciences ? ». C'est ainsi que Greimas lance ses premières réflexions dans une communication intitulée « Considérations sur le langage » (1970 : 21). Il présente la théorie de Hjelmslev, jusqu'ici ignorée des linguistes, précisément parce qu'elle a une ambition épistémologique plus ample que le champ linguistique *stricto sensu* : « sa théorie du langage est en fait une *théorie de la connaissance scientifique* des objets de tous ordres dénommés "langages" (et non des seules "langues naturelles") » (p. 20 ; je souligne).

Greimas poursuit son raisonnement en introduisant la proposition hardie de considérer individuellement chaque science comme une sémiotique particulière, étant donné que le savoir général de l'humanité constituerait la « totalité des sémiotiques » et donc que l'univers scientifique global est « coextensif avec l'univers sémantique, découpé en sémiotiques particulières, définies chacune comme une hiérarchie relationnelle » (1970 : 22-26). À Cerisy il reprendra le même

5. Texte inédit, de la même époque que *Le Langage*, traduit directement du danois par Per Aage Brandt et publié en annexe à son article de la revue *Janus* (2013 : 205). Dans Beividas (2017), j'ai travaillé plus longuement les arguments de Hjelmslev dans un chapitre intitulé « La théorie du langage de Hjelmslev : une épistémologie balisée » (p. 59-70).

argument. Au monde brut des ontologies, il propose le concept de « macrosémiotique » du monde naturel, car il permet de résoudre des problèmes majeurs, « surtout le problème du référent » :

Grâce à lui en effet, la question de la référence du discours à la réalité se dissout et l'on a alors affaire à un type de communication entre sémiotiques [...] Dire que le monde se constitue à l'aide du langage, c'est affirmer que la catégorisation du monde est linguistique [...] le monde est un langage, et non pas une collection d'objets. (1983 : 323-324)<sup>6</sup>

## Conclusion

Les travaux de ces trois bâtisseurs de la théorie sémiotique du langage indiquent, selon moi, qu'une épistémologie sémiotique *radicalement immanente*, que ce soit pour la dimension cognitive – largement et pertinemment argumentée chez Fontanille – ou pour les dimensions thymique et pragmatique, serait en mesure de conjurer le subjectivisme à outrance de la conscience dans le solipsisme : c'est le langage, donc un sémiotisme original et objectif, qui commande la « conscience » de l'observation, et non pas une supposée subjectivité pure d'une conscience. À son tour, le sémiotisme épistémologique se rapproche du point de vue néo pythagorique, sans s'y confondre, puisqu'il écarte la supposée « réalité brute » comme référence pour les simulacres ou l'illusion référentielle, construits dans les discours. Tout sera « question de corrélation entre deux sémiotiques » (1979 : 312), une corrélation entre la macrosémiotique du monde naturel et les différentes sémiotiques construites (y compris les langues scientifiques), cet ensemble s'insérant donc dans l'immanence langagière, tout résidu de métaphysique étant vaincu, « littéralement », *mot par mot*, pour reprendre l'expression de Mallarmé.

Subjectivité faible, ou plutôt *bien dosée*, car le sujet s'incline aussi devant l'objectivité immanente des structures du langage ; objectivité faible, ou plutôt *bien contrôlée*, car le réel brut du monde devient sémiotisé, telles sont peut-être des caractéristiques d'un authentique sémiotisme immanent, ou d'une épistémologie discursive de la théorie sémiotique, semblant se rapprocher (asymptotiquement) des vœux de Thom, et répondre, à mes yeux, aux vœux inauguraux de Greimas : « l'enjeu est de taille : [...] penser sérieusement à la constitution d'une sémiotique du monde naturel, condition de la réussite de l'entreprise sémiotique dans son ensemble » (1970 : 91).

## Références bibliographiques

- ARRIVÉ Michel et COQUET Jean-Claude, 1983, *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, Paris et Amsterdam, Hadès et Benjamins.
- BEIVIDAS Waldir, 2017, *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive : une troisième voie pour la connaissance*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BRANDT Per Aage, 2013, « Analytique, sémiotique et ontologie dans le projet glossématique », *Janus – Quaderni del Circolo Glossematico* II/12.
- FONTANILLE Jacques, 1982, « Le désespoir », *Documents*, 16, Paris, GRSL, p. 5-32.
- FONTANILLE Jacques, 1982, « Un point de vue sur le "croire" et le "savoir" », *Documents* 33, Paris, GRSL.

6. J'ai pu recueillir et organiser ces arguments greimassiens dans un chapitre qu'à la suite d'une épistémologie annoncée par Saussure et d'une épistémologie balisée par Hjelmslev, j'ai intitulé « La théorie sémiotique de Greimas : une épistémologie établie » (Bevidas 2017 : 71-91).

- FONTANILLE Jacques, 1984, « Pour une topique narrative anthropomorphe », *Documents*, VI, Paris, GRSL.
- FONTANILLE Jacques, 1985, « L'épistémologie du discours », dans Parret, H. et Ruprecht, J.-G., *Exigences et perspectives de la sémiotique. Recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas*, Amsterdam, Benjamins, p. 179-202.
- FONTANILLE Jacques, 1987, *Le savoir partagé*, Paris et Amsterdam, Hadès et Benjamins.
- FONTANILLE Jacques, 1989, *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.
- FONTANILLE Jacques, 1984, *Les points de vue dans le discours. De l'épistémologie du discours à l'identification*. Thèse de doctorat d'État, Université Paris III Sorbonne nouvelle.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1974, « L'énonciation : une posture épistémologique » *Significação. Revista Brasileira de Semiótica*, n° 1, p. 9-25.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1966, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1970, *Du Sens*, Paris, Seuil.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1976, *Maupassant. La sémiotique du texte. Exercices pratiques*, Paris, Seuil.
- GREIMAS Algirdas Julien et COURTÉS Joseph, 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HJELMSLEV Louis, 1966, *Le langage*, Paris, Minuit.
- HJELMSLEV Louis, 1971, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- HJELMSLEV Louis, 1971, *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1972, *Cours de linguistique générale*, éd. Tullio De Mauro, Paris, Payot.
- SAUSSURE Ferdinand de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- THOM René, 1981, *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Paris, Bourgois.
- ZILBERBERG Claude, 1997, « Sémiotique, épistémologie et négativité », dans É. Landowski, dir., *Lire Greimas*, Limoges, Pulim, p. 121-142.